

BUREAUX : Rue Nain, 1.

Roubaix, Tauxing :
Trois mois. 12 f.
Six mois. 22
Un an. 44

JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

DIRECTEUR-GÉRANT : J. REYBOUX

Le Nord de la France :
Trois mois. 13 f.
Six mois. 26
Un an. 52

ANNONCES : 15 centimes la ligne.
RÉCLAMES : 25 centimes.
On traite à forfait.

On s'abonne et on reçoit les annonces : A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1 ; A TOURCOING, chez M. Vanaverbeck, imprimeur-libraire, Grande-Place ; A LILLE, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée.
A PARIS, chez MM. Havas, Laffitte-Bullier et Cie, place de la Bourse, 8 ; A BRUXELLES, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

ROUBAIX, 25 NOVEMBRE 1870

Voir aux dernières nouvelles.

Dépêches télégraphiques

(Service particulier du Journal de Roubaix.)

Tours, 23 novembre.

Le gouvernement a de nouveau donné des ordres pour empêcher qu'on ne fasse passer des vivres vers les lignes prussiennes.

Berlin, mercredi 23 novembre.

On lit dans la Correspondance provinciale : Les traités concernant l'entrée des grands duchés de Bade et de Hesse dans la Confédération de l'Allemagne ont été conclus.

Les négociations finales de Wurtemberg ont eu lieu ces jours derniers à Berlin, de sorte qu'on peut s'attendre à l'entrée prochaine du Wurtemberg dans la Confédération de l'Allemagne du Nord. Avec la Bavière les négociations ne sont pas encore terminées, mais on peut s'attendre sous peu à un résultat favorable.

Le gouvernement demandera un crédit de 100 millions.

En parlant de Paris, la Correspondance provinciale dit que du côté de l'Allemagne il ne peut plus être question d'un simple armistice.

Les choses en sont arrivées à un tel point que nous espérons avec confiance voir, dans un temps rapproché, notre triple tâche militaire s'accomplir devant Paris, sur la Loire et dans le nord de la France.

Lisieux, 26 novembre.

Le steamer Ismaila est arrivé avec 480,000 livres en dollars mexicains.

Berlin, 24 novembre.

Officiel. — Le bombardement de Thionville a commencé le 22.

Le 23, le grand-duc de Mecklembourg a repris sa marche en avant.

Devant Paris, les choses n'ont pas changé.

Luxembourg, 24 novembre.

Les Prussiens ont continué le bombardement de Thionville pendant la journée du 23 et la nuit dernière.

Une partie de la ville et plusieurs villages des environs ont été incendiés.

Un certain nombre de Français, excellents patriotes, nous en convenons, mais trop impatientes, déplorent l'inaction du général Trochu et de ses phalanges parisiennes, et proclament bien haut, que si, dans huit jours, dans quinze jours au plus tard, une grande sortie n'a lieu hors des murs de la capitale, les lignes d'investissement formées par les Prussiens seront inexpugnables et rendront impossible, toute tentative de sortie. « C'est assez, disent-ils, d'un Sedan et d'un Metz ; et il n'est que temps de prendre un parti énergique, si le gouvernement de la défense nationale ne veut rien ajouter aux hontes de l'empire. »

Patience ! le général Trochu qui mérite toute confiance et pour ses talents militaires et pour sa loyauté au-dessus de tout conteste, a certainement son plan. La victoire d'Orléans, connue à Paris dès le 16 novembre, a prouvé au président du gouvernement que l'armée de la Loire existait, qu'elle était assez nombreuse et que ses divers éléments avaient assez de cohésion et de discipline pour former un tout respectable et digne de contribuer pour une large part au salut de la patrie.

D'après des renseignements fournis aux journaux anglais par leurs correspondants parisiens, le général Trochu attend, pour frapper le grand coup que l'armée de la Loire soit assez rapprochée de Paris pour occuper une partie des troupes d'investissement. Il choisira ce moment pour faire une énorme trouée à travers les lignes prussiennes et donner la main aux armées de province.

En attendant ce jour terrible, les armées Prussiennes sous les murs de la capitale, sont exposées au froid, à la pluie, au vent d'hiver et décimées par

le typhus et la petite vérole, tandis que les Parisiens bien abrités, suffisamment nourris, quoiqu'on en dise, se préparent au coup décisif, par de fréquentes manœuvres et par des promenades militaires hors des remparts. Plus on songe à la situation de Paris, plus on est tenté de la comparer à celle de Sébastopol avec ce désavantage pour l'armée prussienne, que ses convois de vivres souvent coupés et arrêtés par les francs-tireurs lui arrivent difficilement et surtout que sa ligne de retraite est excessivement éloignée de sa base d'opérations.

Nous conjurons donc les impatientes de ne pas envisager l'apparente inaction des troupes parisiennes, comme un symptôme de découragement ; le général Trochu prépare dans le silence l'action décisive et son jour viendra. Plaise à Dieu que ce soit le jour du triomphe et de la vengeance.

Nous lisons dans le Journal d'Amiens :

Enfin nous avons des nouvelles de Paris, qui, depuis le 7 novembre, n'avait pu transmettre directement à la province ni un mot ni un signe.

Paris se montre toujours héroïque et sublime.

Paris sauvera la France.

La province entendra l'appel du général Trochu : « Serrons nos rangs autour de la République et élevons nos voix. »

Le courant électrique entre Paris et la province est rétabli. De ces puissantes secousses, il se dégagera des merveilles.

Les nouvelles du Nord sont, dit le Standard, comme de coutume d'une nature qu'on peut appeler dérisoire. S'il y a des troupes dans le Nord, Amiens doit être en sûreté contre les dix ou douze mille hommes dont on le menace ; et quant aux troupes de Manteuffel, il paraît être un mythe, car on mentionne tant de gros détachements en différents endroits, que ce général ne peut pas avoir avec lui de grandes forces, il n'a probablement que le corps de Von Goeben. En outre, nous avons raison de croire qu'on ne permettra pas à Manteuffel de s'éloigner beaucoup de Paris en ce moment. On ne peut guère douter cependant que les troupes qui ont traversé Chauny, ne se proposent de s'avancer sur Amiens. Manteuffel était à Vienne-le-Château le 13, et le 15 il était à Reims. Il y a dans la population ouvrière de cette ville une grande fermentation. Ce n'est qu'en frémissant qu'elle subit la présence de l'ennemi, et il sera difficile de la contenir.

L'Angleterre nous revient. On communique au Moniteur du Calvados une lettre d'un négociant de Londres. En voici un passage caractéristique :

« Nous croyons que la Russie, comptant sur l'appui de la Prusse, est résolue à faire la guerre. Dans ce cas, elles auront toutes deux leur compte. S'il était possible d'admettre que l'Angleterre fût décidée à envoyer en France 50,000 hommes, des armes et des canons en abondance, l'Autriche, l'Italie, la Turquie, ainsi que la Belgique et la Hollande, se joindraient certainement à l'Angleterre. Ce serait terrible, mais la Russie et la Prusse n'auront que ce qu'elles méritent. »

Documents officiels

Le Journal officiel publie ce matin le document suivant :

Aux citoyens de Paris,
A la garde nationale,
A l'armée et à la garde nationale mobile.

Pendant que s'accomplissaient loin de nous les douloureuses destinées de notre pays, nous avons fait ensemble à Paris des efforts qui ont honoré nos malheurs aux yeux du monde. L'Europe a été frappée du spectacle imprévu que nous lui avons offert, de l'étroite union du riche et du pauvre dans le dévouement et le sacrifice, de notre ferme volonté dans la résistance, et enfin des immenses travaux que cette volonté a créés.

L'ennemi, étonné d'avoir été retenu près de deux mois devant Paris dont il ne jugeait pas la population capable de cette virile attitude, atteint bien plus que nous ne le croyons nous-mêmes dans des intérêts considérables, cédait à l'épuisement général. Il semblait renoncer à son implacable résolution de désorganiser, au grand péril de l'Europe et de la civilisation, la nation française qu'on ne saurait, sans la plus criante injustice, rendre responsable de cette guerre et des maux qu'elle a produits. Il est aujourd'hui de notoriété que la Prusse avait accepté les conditions du gouvernement de la défense pour l'armistice proposé par les

puissances neutres, quand la fatale journée du 31 octobre est venue compromettre une situation qui était honorable et digne, en rendant à la politique prussienne ses espérances et ses exigences.

« A présent que depuis de longs jours nos rapports avec les départements sont interrompus, l'ennemi cherche à affaiblir nos courages et à semer la division parmi nous par des avis exclusivement originaux des avant-postes prussiens et des journaux allemands qui s'échangent sur plusieurs points de nos lignes si étendues. »

Vous saurez vous soustraire aux effets de cette propagande dissolvante, qui seraient la ruine des chers intérêts dont nous avons la tutelle. Vos cœurs seront fermes, et vous resterez unis dans l'esprit qui a été depuis deux mois le caractère de la défense de Paris.

Pendant que nos travaux fermaient la ville, nous avons conçu la pensée, dans l'incertitude où nous étions de l'appui que pourraient nous fournir les armées formées au dehors, d'en former une au dedans. Je n'ai pas à énumérer ici les éléments constitutifs qui nous manquaient pour résoudre ce nouveau problème, plus difficile peut-être que le premier. En quelques semaines nous avons réuni en groupes réguliers, habillés, équipés, armés, exercés autant que nous l'avons pu et conduit plusieurs fois à l'ennemi les masses pleines de patriotisme, mais confuses et inexpérimentées dont nous disposions. Nous avons cherché, avec le concours désintéressé et dévoué du génie civil, de l'industrie parisienne, des chemins de fer, à compléter par la fabrication des canons modernes dont les premiers vont nous être livrés, l'artillerie de bataille, que le service spécial de l'artillerie de l'armée formait avec la plus louable activité. La garde nationale, de son côté, après avoir plus que quintuplé ses effectifs, et bien qu'absorbée par les travaux et par la garde du rempart, s'organisait, s'exerçait tous les jours et par tous les temps sur nos places publiques, montrant un zèle incomparable auquel elle devra d'être prochainement en mesure d'entrer en ligne avec ses bataillons de guerre.

Je n'arrête, ne pouvant tout dire, mais je doute qu'en aucun temps et dans l'histoire d'aucun peuple envahi, après la destruction de ses armées, aucune grande cité investie et privée de communications avec le reste du territoire ait opposé à un désastre en apparence irréparable de plus vigoureux efforts de résistance morale et matérielle. L'honneur ne m'en appartient pas, et je n'en ai énuméré la succession que pour éclairer ceux qui, avec une entière bonne foi, j'en suis sûr, croient qu'après la préparation de la défense, l'offensive à fond était possible avec des masses dont l'organisation et l'armement étaient insuffisants.

Nous n'avons pas fait ce que nous avons voulu, nous avons fait ce que nous avons pu, dans une suite d'improvisations dont les objets avaient des proportions énormes, au milieu des impressions et des douleurs qui pouvaient affliger le patriotisme d'une grande nation. Eh bien, l'avenir exige encore de nous un plus grand effort, car le temps nous presse. Mais le temps presse aussi à l'ennemi, et ses intérêts, et le sentiment public de l'Allemagne, et la conscience publique européenne le pressent encore plus. Il ne serait pas digne de la France, et le monde ne comprendrait pas que la population et l'armée de Paris, après s'être si énergiquement préparées à tous les sacrifices, ne fussent pas aller plus loin, c'est-à-dire souffrir et combattre jusqu'à ce qu'elles ne puissent plus ni souffrir ni combattre. Ainsi serons nos rangs autour de la République et élevons nos voix.

Je vous ai dit la vérité telle que je la vois. J'ai voulu montrer que notre devoir était de regarder en face de nos difficultés et nos périls, de les aborder sans trouble, de nous cramponner à toutes les formes de la résistance et de la lutte. Si nous triomphons, nous aurons bien mérité de la patrie en donnant un grand exemple. Si nous succombons, nous aurons légué à la Prusse, qui aura remplacé le premier empire dans les fastes sanglants de la conquête et de la violence, avec une œuvre impossible à réaliser, un héritage de malédictions et de haines sous lequel elle succombera à son tour.

Le gouverneur de Paris,
Général Trochu.

Paris, le 14 novembre 1870.

Tours, le 22 novembre 1870.

Le membre du gouvernement, ministre de la guerre et de l'intérieur,

Considérant qu'il est nécessaire d'étudier dans le plus bref délai possible toutes les propositions qui ont pour but d'accroître l'efficacité des moyens de défense, et qu'il importe de suppléer à l'absence du comité de l'artillerie chargé de l'examen de toutes les questions techniques relatives à l'armement,

Décrète :

Art. 1er. — Il est institué pour la durée de la guerre un comité technique de l'artillerie.

Art. 2. — Le comité technique de l'artillerie sera présidé par un général ou un colonel de l'armée, et comprendra autant d'officiers qu'il sera nécessaire pour l'examen des questions qui lui seront soumises par le directeur de l'artillerie au ministère, sans

que le nombre total des membres puisse dépasser sept.

Art. 3. — Un chef d'escadron ou un capitaine remplira les fonctions de secrétaire et sera chargé de la rédaction du procès-verbal des séances.

Art. 4. — Chacune des questions soumises au comité sera l'objet d'un rapport spécial adressé au ministre de la guerre par le président.

Fait à Tours, le 14 novembre 1870.

Le membre du gouvernement, ministre de l'intérieur et de la guerre,
LÉON GAMBETTA.

Par décret en date du 20 novembre 1870. M. Constant-Louis-Jean-Benjamin Jaurès, capitaine de vaisseau, est nommé au grade de général de division dans l'armée auxiliaire.

Par décret en date du 20 novembre 1870, sont promus ou admis dans l'ordre de la Légion d'honneur les officiers d'infanterie dont les noms suivent, savoir :

- 1° Au grade d'officier.
M. Grassal, capitaine au 81<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied.
2° Au grade de chevalier
M. Vidalé, capitaine au 99<sup>e</sup> régiment de ligne.
M. Vessière, sous-lieutenant au 2<sup>e</sup> régiment de ligne.
M. Potesta, capitaine au 1<sup>er</sup> régiment étranger.
M. Séjal, id.

Le ministre de la guerre a reçu d'un officier du génie le rapport suivant :

« J'ai l'honneur de vous présenter un rapport sur les souffrances endurées par nos malheureux soldats prisonniers après la honteuse capitulation du 29 octobre. »

« Les documents m'ont été fournis par le maréchal-des-logis du génie D... »

« D... a partagé, pendant dix jours, le sort du 4<sup>e</sup> corps ; il est parvenu à s'échapper le 9, et m'a fait hier le récit des tortures qui attendaient nos soldats. »

« Le 4<sup>e</sup> corps fut conduit, dans la soirée du 29, jusqu'au village de Saint-Privat. Là, on le disposa dans les champs en colonnes, par pelotons de cent hommes. Deux files de sentinelles, la baïonnette au canon, bordaient la colonne. On commença la distribution des vivres à neuf heures du soir par la tête de la colonne ; mais l'heure avancée la fit suspendre, et plus des deux tiers ne reçurent rien. Nos soldats restèrent toute la nuit debout, les pieds dans la boue jusqu'à la cheville. Comment camper sur un pareil terrain ? quelques-uns, épuisés de fatigue, gelés par la pluie, se couchèrent dans la boue, et furent trouvés morts le lendemain au réveil. »

« D... évalue à une vingtaine par mille hommes le nombre des morts, ce qui donnerait un total de quatre cents pour le corps d'armée. Nos troupes passèrent la journée du 30 dans le même endroit. Les sentinelles ne les laissèrent pas sortir de leurs lignes, même pour aller chercher de l'eau ; torturés par la soif, ils durent boire l'eau dans laquelle ils piétinaient depuis la veille. »

« Leur situation était devenue intolérable. Le soir les champs n'étaient plus qu'une vaste mare dans laquelle ils enfonçaient jusqu'aux genoux. Les malheureux ne pouvaient se dégager qu'en s'aidant mutuellement ; mais à peine avaient-ils mis le pied sur un terrain meilleur, qu'ils s'y enfonçaient bientôt. Beaucoup, tombant de fatigue, essayèrent de se coucher sur leurs toiles de tentes étendues par terre, mais elles faisaient l'office de filtres, et au bout d'un instant, elles étaient transformées en cuvettes où les hommes étaient plongés. Ils durent encore passer la nuit dans cette position. Le lendemain on trouva un plus grand nombre de morts que la veille. Presque tous furent pris d'une dysenterie atroce. »

« Dans cet état d'épuisement les prisonniers devaient partir à midi sans avoir mangé. »

« Beaucoup avaient laissé leurs souliers dans la boue, et marchaient pieds nus ; plusieurs succombèrent en chemin. La colonne eut à traverser la plaine de Ladonchamps ; cette plaine est couverte par des ruisseaux que les hommes traversèrent en ayant de l'eau jusqu'au ventre. Ils arrivèrent sur les neuf heures en avant de Mézières ; on leur fit une distribution de vivres que beaucoup tombant d'inanition mangèrent trop vite, et ils moururent étouffés. »

« Ils restèrent le 1<sup>er</sup> et le 2<sup>e</sup> devant Mézières. Presque tous ayant laissé leurs toiles de tentes dans la boue à Saint-Privat passèrent deux nuits comme les précédentes ; et chaque matin on pouvait compter les morts de la nuit. »

« Le 4<sup>e</sup> corps voyagea ainsi autour de Metz, jusqu'au 7<sup>e</sup> jour de son arrivée à Boulay, à 25 kilomètres de Metz. Il marchait presque toujours dans les champs et campa dans les champs occupés par les Prussiens avant la capitulation ; on ne pouvait pas trouver d'endroits plus sales où faire passer la nuit à nos hommes. La colonne était conduite chaque jour par un détachement nouveau : un seul serait mort à la peine. »

« De Boulay, on dirigea nos soldats sur Sarrelouis et le 9, D... parvint à s'échapper avant d'arriver à la frontière. Il évalue à trois mille le nombre de nos morts du 4<sup>e</sup>

corps pendant ces dix jours de marche. Combien ont succombé depuis : aux fatigues, ou ont été enlevés par la dysenterie ! Il est certain que nous avons perdu plus de soldats depuis le 29 que nous en eussions perdu en tentant une sortie avant la capitulation de Metz. Vous voyez, Monsieur le Ministre, que non-seulement l'homme de Metz peut être traité, mais encore, bourreau de son armée. »

Le nommé Willemann (Joseph), soldat au 14<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied, en garnison à Auxonne, s'étant rendu coupable de meurtre sur la personne d'un clairon du même corps, a comparu, le 14 novembre 1870, devant une cour martiale qui l'a condamné, à l'unanimité, à la peine de mort. Cet homme a été fusillé, le lendemain matin, à huit heures et demie, en présence des troupes.

La cour martiale de la 1<sup>re</sup> division du 15<sup>e</sup> corps d'armée, vient de condamner à la peine capitale :

- 1° Le nommé Décailly (Pierre-Léon), 2<sup>e</sup> canonier à la 29<sup>e</sup> batterie d'artillerie de marine ;
2° Le nommé Déclarable (Henri), soldat au 40<sup>e</sup> régiment de marche.

Déclarés coupables de faits punis de mort, par le décret du 2 octobre 1870. Ces jugements ont reçu leur exécution.

Dans sa séance du 16 novembre 1870, la cour martiale de 1<sup>re</sup> division du 15<sup>e</sup> corps d'armée, a prononcé la peine de mort contre le nommé Jules Metens, soldat au régiment étranger, déclaré coupable de désertion à l'ennemi.

Ce jugement a été exécuté le lendemain, à 7 heures du matin.

Quelle sera la conduite du gouvernement italien à l'occasion de l'incident russe? A en juger par le langage du journal l'Opinione, de Florence, il est difficile de penser que l'Angleterre, à supposer qu'elle veuille sérieusement lutter pour la défense des conventions de 1856, puisse compter sur un concours bien empressé de la part de cette Italie, dont elle a soutenu et encouragé toutes les usurpations. L'Opinione persifle de la façon la plus outrageante l'impuissance de l'Angleterre, en même temps qu'elle approuve hautement les prétentions de l'Allemagne sur l'Alsace et la Lorraine ; ceci est à notre adresse, c'est la récompense des lâches complaisances de l'empire et de sa complicité dans tous les événements qui ont bouleversé la Péninsule.

(Union.)

Toute âme française a cruellement souffert depuis trois mois. Cette succession de mécomptes et de défaites nous a couverts d'humiliations. Nous n'osions plus regarder les portraits de nos ancêtres, nous n'osions plus lire l'histoire de notre pays. Il y avait une France à laquelle de longs siècles d'honneur faisaient un diadème ; elle a imprimé sur le globe d'impréissables traces ; son nom est écrit partout où a passé l'histoire ; toutes les capitales de l'Europe se sont inclinées devant elle ; les Amériques, l'Inde, l'Orient, la Chine la connaissent. Quand on parlait de notre épée, on parlait du génie même de la guerre et de la certitude de la victoire. Nous n'étions pas seulement la nation la plus polie, la plus sociable, la plus brillante, mais aussi la plus redoutable. France et victoire c'était tout un. La victoire avait, en quelque sorte, pris la France par la main et l'avait conduite à travers les siècles ; elle était sa compagne, une compagne fidèle. La victoire demeurait chez nous ; elle était de notre pays et faisait partie de la grande famille française.

Et vous croiriez que tout cela ne serait qu'un passé mort et ne reviendrait plus ! Et vous croiriez que tout serait fini parce que la bêtise aurait tout compromis ! Il y a, dit-on, dans des déserts lointains de pauvres sauvages qui, en voyant se coucher le soleil, craignent toujours qu'il ne se lève plus ; mais le lendemain l'aube blanchit l'horizon et le soleil recommence sa course. Hommes de peu de foi, il en sera de même de cette grande France, dont la destinée peut pâlir mais non changer devant Dieu et devant le monde. Ce Lazare n'était pas mort mais seulement endormi ; l'ennemi a profité de son sommeil pour envahir sa demeure, mais Lazare se réveille, et c'est Dieu lui-même qui l'arrache aux ténèbres de ce que l'on croyait un sépulchre. Cette aurore nationale d'un jour qui sera beau s'est levée du côté de la cité où Jeanne d'Arc montre encore son bras libérateur. La Providence a ses intentions, et l'histoire aime à donner des rendez-vous aux gran-